

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La ville

Gilles Archambault

Volume 41, Number 4 (244), August 1999

Pardonner?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32581ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Archambault, G. (1999). La ville. *Liberté*, 41(4), 112–114.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

GILLES ARCHAMBAULT

LA VILLE

Quand je pense à nous, j'entends une musique en sourdine. Un violoncelle dans la nuit.

Nous sommes dans la salle de séjour. Tu en avais choisi le décor. Tu me trouvais mauvais goût. Tu es kitsch, disais-tu. J'en convenais en riant.

Beaucoup de temps a passé. Je n'aime plus tellement rester à l'appartement. Tu en serais surprise, toi qui me reprochais de flâner des journées entières. Pourquoi ne sortirais-je pas ? Puisque tu es partie et qu'il n'est pas question que tu reviennes ?

Sitôt dans la rue, je pense à toi avec plus de ferveur. Souviens-toi, nous disions que la ville nous aidait à vivre. Il n'est pas sûr que nous ayons eu tort.

Elle nous a pourtant eus, la ville. Elle nous a saisis dans ses griffes. Amoureusement, estimions-nous. Pourquoi le regretter ? Sans elle, nous ne nous serions pas rencontrés.

D'un commun accord, nous affirmions détester la campagne, trop paisible à nos yeux. La nature nous ennuyait. Certains jours, nous recherchions les endroits bruyants. La foule n'était jamais assez dense. Notre façon d'être seuls.

Tes gestes apeurés lorsque tout paraissait s'effondrer. Nos remises en question, nos bilans. Tu ne me quitteras jamais ? demandais-tu en catastrophe. De plus en plus prompte à pleurer. Je cherchais à t'apaiser. Maladroitement. Tes gestes lents, puis saccadés. Ta panique. J'en prenais parfois ombrage.

Je quittais l'appartement en coup de vent. Mes retours étaient pitoyables. Tu me battais froid. Je ne tardais pas à être envahi par la culpabilité. Je te priais de me pardonner. J'avais recours à des mots que tu avais si souvent entendus. Les seuls que je connaissais.

Je ne suis pas belle, disais-tu. Le croyais-tu vraiment ? Malhabile, fasciné pourtant, je ne savais pas te convaincre. Je vivais par toi. La beauté pouvait-elle exister ailleurs que dans tes gestes ? Il aurait fallu que je te le répète. Je ne suis pas doué pour la conversation.

Tes silences me paraissaient effroyables. Ils succédaient souvent à des moments d'exubérance si troublants pour moi. Ils m'excluaient. Pourtant lorsque, sortant d'une longue torpeur, tu parlais de notre bonheur, j'étais vite rassuré.

Tu te mettais à danser sur des airs de charleston, tu chantonais *Petite fleur*, tu imitais Barbara, tu te drapais d'une pièce de tissu en prenant des poses de statue grecque, tu écoutais la radio à tue-tête afin de couvrir le bruit de l'aspirateur. Je ne te quittais pas des yeux.

Tu disais je m'amuse, je fais la folle. Il aurait fallu que je te donne la réplique. Je n'ai jamais su courir comme toi, crier, danser, m'extérioriser. Être exubérant à la façon d'un enfant, être insouciant, cela m'était impossible. Lorsque, poussée par la colère, tu criais que je n'osais pas affronter la vie, que je m'esquivais sans cesse, je ne trouvais rien à te répondre. Je me réfugiais dans la ville. La rue m'accueillait.

Quand tu parlais de la mort, que tu rappelais qu'un jour il faudrait bien mourir, je m'efforçais de ne pas prêter attention à tes paroles. Je croyais que tu blaguais. Tu aurais voulu t'amuser de nous. Pour voir. Une autre de tes expressions, *pour voir*.

Je marche dans la ville. Il me semble parfois t'apercevoir. Ce n'est pas possible, je le sais, tu ne seras plus jamais là. Mais comment oublier ta façon de te retourner brusquement, ton rire en cascade, ton déhanchement à

peine perceptible, ton penchant pour les longues robes noires, tes gestes amples ? Je les imaginerai jusqu'à la fin.

Tu jouais ta vie, je ne savais pas jouer. Sommes-nous heureux ? demandais-tu souvent le soir avant de te mettre au lit. Je répondais que bien sûr nous l'étions. L'avons-nous été ?

Je marche dans la ville à pas lents. Comme si je la découvrais. Est-il si sûr que je la connaisse ? Ne suis-je pas à ses yeux un perpétuel touriste ?

Sans m'en rendre compte, j'accélère le pas. Je ne vais pourtant nulle part. Le rythme du violoncelle devient saccadé. On jurerait que je me dirige en toute hâte à un rendez-vous que tu m'aurais fixé. Il s'agirait de nous réconcilier.

Il n'y aura plus de rendez-vous. Trop tard pour les explications. Certains jours, je voudrais t'adresser une lettre d'excuses. L'ultime. Je te demanderais pardon de n'avoir pas su te retenir.

Je suis devenu muet. Rien pour t'étonner. Tu me reprochais mes retraites, mes enfermements. Combien de fois ne t'ai-je pas suppliée de me pardonner ? Tu en étais devenue lasse. Qu'avons-nous à nous expliquer sans cesse, à nous justifier ? demandais-tu.

J'ai parfois l'impression de traîner la ville sur mon dos. Elle m'aurait recouvert petit à petit. Je m'imaginerais tenir quelques-unes de ses maisons dans mes mains, les soupeser, les détailler de mon regard. Mais la ville m'est une chape.

Si au moins j'avais espoir de t'y trouver. Tu l'as désertée à tout jamais. Tes cendres reposent sous la terre.

Je ne lui en veux pas, à la ville. Elle est douce. Pourquoi n'aurait-elle pas le droit de nous surprendre ? Je sais qu'elle m'a pardonné. Elle devine que je serai à jamais un passant distrait et un amant médiocre. Pour me le prouver, elle me destine parfois des sons graves qui pourraient émaner d'une clarinette basse.